BULLETIN DE LIAISON DE L' AMICALE DES ANCIENS DE LA COMPAGNIE PARACHUTISTE D'INFANTERIE DE MARINE DE L' EX-AFRIQUE EQUATORIALE FRANÇAISE (1948-1975)

# L'ELEPHANT NOIR

*«L'ordre guerrier - et tout ce qui s'y rapporte - continue, plus que jamais, d'être essentiel à la nation et à l'Etat.»*

Général de Gaulle (1890-1970) - d'après Jean Lacouture

**Numéro 33**
**Septembre 2018**

**Directeur de la Publication**
**André Piaskowski**
**Directeur de la Rédaction**
**Claude Bouvinet**
**Conseiller Technique**
**Pierre-Yves Chaulieu**

**CREDIT PHOTOS**

P-Y. Chaulieu
A. Piaskowski
J-M. Durou
Y. Guédon
J-P. Denay
J-P. Sandoz
J-P. Baugnie
Boullen
R. Schillemann
Famille Canal
J-C. Desvignes
J-P. Berthoumieu
Comité National des Traditions des Troupes de Marine
Patrimoine de l'Amicale CP
L'éléphant inconnu

**SOMMAIRE**

2. A la mémoire du Capitaine Maurice Ferrano
3-5. Brazzaville 1948 : Création du GCCP d'AEF
6-7. L'AEF avant l'arrivée des Paras-Colos
8-10. Les Pères Blancs et l'abolition de l'esclavage
11-14. Connaissez-vous le Tibesti et les Toubous
15. 23-24 juin 2018 : de joyeuses retrouvailles
16. Castres 8 mai 2018 : des *Eléphants Noirs* à l'honneur
17-19. Adieux à nos amis disparus
20 : Photo souvenir 2018

**ADRESSE DE L'AMICALE**

**AMICALE DE LA CPIMa**
**68 avenue Lt Jacques Desplats**
**BP 60339**
**81108 CASTRES CEDEX**
**elephantsnoirs6@gmail.com**
**www.amicale-cp.com**

## 1er octobre 1948 : Création à Brazzaville du Groupe Colonial de Commandos Parachutistes d'Afrique Equatoriale ... Il y a 70 ans aujourd'hui !

Il y a soixante-dix ans, le 1er octobre 1948, le *Groupe Colonial de Commandos Parachutistes d'AEF*, créé par *La Brigade,* débarquait à Brazzaville (Congo français) sous commandement du Capitaine Maurice Ferrano, véritable chef de guerre, extraordinaire Compagnon de la Libération comme jeune Adjudant, en 1942, promu Commandeur de la Légion d'Honneur, en 1959, à la suite de faits d'armes exceptionnels en Algérie.

Plusieurs pages de notre bulletin sont donc destinées à commémorer cette naissance des futurs *Eléphants Noirs,* dans le cadre de la création, dès 1947, des *Formations Aéroportées Coloniales* chargées de la *Défense de l'Union Française.*

Nous rappellerons également, à travers plusieurs témoignages historiques, que l'abolition effective de l'esclavage en Afrique n'aurait jamais pu aboutir sans la colonisation, notamment par l'action déterminante du Cardinal Lavigerie et de ses vaillants Pères Blancs.

Enfin, nous avons cru intéressant et plaisant de rapporter, dans ce bulletin, quelques témoignages choisis pour leur originalité, vécus en 1940 par le grand savant saharien Théodore Monod (1902-2000), alors caporal-chef des Troupes Coloniales, servant au poste isolé de Aozou (Tchad-Tibesti), rattaché au PC de Zouar, sous commandement du valeureux Capitaine Jacques Massu.

# A LA MÉMOIRE DU CAPITAINE MAURICE FERRANO (1909-1981)
# PREMIER COMMANDANT DU GCCP-CPIMa D'AEF

Dans plusieurs de nos bulletins, déjà, nous avions rapporté une parcelle des aventures légendaires de Maurice Ferrano, cette belle figure des paracolos, au tempérament de fer, dont la devise aurait pu être «excessif en tout ! »

Soixante-dix ans après la cérémonie officielle de sa prise de commandement du GCCP d'AEF, le 8 septembre 1948 à Meucon, présidée par le Colonel Jacques Massu, «Premier Patron de la Brigade», nous avons voulu, par quelques témoignages, honorer sa glorieuse mémoire.

Citons, en premier, le Bulletin N°58 de l'Ordre de la Libération qui, dans sa rubrique nécrologique (page 57) a annoncé son décès dans les termes suivants (extraits):

«Colonel Maurice Ferrano (30 mai 1909 - 9 juillet 1981). Commandeur de la Légion d'Honneur, Compagnon de la Libération, Médaille Militaire, Croix de Guerre 39/45, des TOE et Croix de la Valeur Militaire, 13 citations dont 6 à l'ordre de l'Armée.

«Né en 1909 à Toulon, dans ce creuset de la Marine et de l'Armée Coloniale, Maurice Ferrano s'engage en 1927 dans l'Infanterie de Marine qu'il servira sans interruption jusqu'à sa retraite. Il est en Afrique au moment de l'armistice ; il rallie aussitôt le Général de Gaulle et se met à la disposition du Général Leclerc avec lequel il participe à toutes les Campagnes de la future 2ème DB : Koufra 1941, Libye 1942, Tripolitaine 1943, Tunisie 1943, puis au débarquement en Normandie, aux combats de Paris et du Bourget, à la Campagne des Vosges, à celle d'Alsace et à celle d'Allemagne en 1945.

«La guerre terminée, il fait partie avec la 2ème DB du Corps expéditionnaire en Indochine en 1945, au débarquement d'Haïphong et à ceux d'Hanoï en 1946.

«Trois fois blessé au cours de ses Campagnes, il s'était acquis auprès de ses chefs et de ses soldats une réputation de baroudeur émérite, d'un courage à toute épreuve et d'une folle audace.»

Dans ses «Carnets de Route», alors qu'il servait à ses côtés au Groupe Nomade du Borkou, Raymond Dronne en avait dressé le portrait suivant :

«Aspirant, la trentaine, vient des sous-officiers de carrière. Catalan, méhariste professionnel, petit, vif, emporté, un vrai feu follet, d'une susceptibilité extrême, très actif, perspicace, d'une bravoure qui est de la témérité. Il vient de gagner ses galons d'aspirant lors de l'attaque du poste italien de Tedjéré. Un entraîneur d'hommes. Il ne réussira pas à se faire tuer (il aurait dû l'être cent fois), ni en Afrique, ni en France, ni en Allemagne, ni en Indochine.»

Lors de la Libération de Paris, par la 2ème DB, il est cité à l'ordre de l'Armée pour les faits suivants :

« Officier plein d'allant et de courage. Le 25 août 1944, à Paris, chargé de s'emparer du Ministère de la Marine, fortement tenu par trois détachements ennemis, a, sous un feu violent ennemi, entraîné ses hommes jusqu'à l'intérieur de la résistance, ce qui a obligé la garnison à se rendre. A fait ainsi plus de cent prisonniers dont plusieurs officiers. »

Il reçoit la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur le 30 octobre 1944.

Citons enfin le témoignage du reporter-photographe de l'ECPA Pierre Ferrari qui a rapporté, dans son ouvrage «Nous les damnés de la guerre» (Presse des œuvres littéraires), son action héroïque au combat de Ban Hine Siu (Laos), avec le 3ème BPVN en janvier 1954. Le lourd bilan avait été de 51 tués, 101 disparus et 83 blessés, mais les pertes du Viet-Minh furent de plus de 200 tués et 173 armes.

«Pour ma part, j'avais choisi de me joindre au deuxième groupe, commandé par le Capitaine Ferrano. Cet officier au regard d'acier, à l'allure martiale, était l'exemple même du meneur d'hommes, stoïque, intrépide et résolu.

«Tandis que le groupe du Commandant Mollo s'occupait de nettoyer le flanc droit, les hommes du Capitaine Ferrano étaient chargés de liquider toute résistance sur le flanc gauche. Au terme de cette opération, les deux groupes devaient se rejoindre à hauteur du village de Ban Hine Siu, après avoir encerclé l'ennemi qui, nous l'espérions, serait suffisamment paniqué pour ne pas chercher à nous résister trop sérieusement. Dix secondes après la charge de Mollo et de ses hommes, Ferrano, pistolet au poing, fonçait sur l'ennemi, à la tête de sa petite troupe. » (voir la photo de Ferrari ci-dessous).

Pour cette audacieuse action, le texte de sa citation à l'ordre de l'Armée, du général commandant en chef en Indochine, a été le suivant : «Major de Bataillon, vétéran des campagnes de la Libération et d'Indochine. A secondé magnifiquement son commandant de Bataillon lors du combat de Ban Hine Siu (Laos) au cours duquel son unité a été attaquée en pleine nuit par un régiment adverse. Les rebelles ayant pris pied sur une partie de la position après deux heures de combats acharnés, s'est dépensé sans compter en se déplaçant sous le feu avec un mépris total du danger afin de ramener les éléments isolés par la percée rebelle, contribuant ainsi à leur regroupement dans le dernier réduit de résistance. Dès le lever du jour et avec l'appui de la chasse, a organisé une contre attaque qu'il a conduite lui-même à l'extérieur du point d'appui, permettant la récupération de nos blessés et infligeant à l'adversaire des pertes sévères. »

# BRAZZAVILLE 1948 : LA CRÉATION DU GROUPE COLONIAL DE COMMANDOS PARACHUTISTES d'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE (1/3)

1948-2018 : Il y a soixante-dix ans aujourd'hui, le GCCP d'AEF débarquait à Brazzaville, au Congo français, en provenance de la Demi-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes, créée à Vannes-Meucon en 1947, sous le commandement du Colonel Jacques Massu.

Aux ordres du Capitaine Maurice Ferrano, son effectif était alors composé de 6 officiers (Lieutenants Drouin adjoint, Léger et Dupau chefs de commandos, Decours chef de la STUP et Hébert en charge des sports), 15 sous-officiers et 114 parachutistes engagés.

L'unité s'installait principalement au Camp Colonna d'Ornano, connu dans les années 1941-42 pour avoir été une «Ecole des Cadres» de la *France Combattante,* ayant eu pour devise *Action-Sacrifice-Espérance* et pour insigne une *Croix de Lorraine*.

En deux années, cette école avait formé 120 vaillants aspirants, parmi lesquels André Zirnheld en 1941.

Le GCCP d'AEF devra son insigne et son fanion définitifs au Capitaine Dobbels, pendant son commandement entre le 1er juin 1951 et le 30 janvier 1954.

L'entrée du Camp Colonel Colonna d'Ornano à Brazzaville en 1941-1942, Ecole des Cadres de la France Combattante où fut formé l'Aspirant André Zirnheld

Le GCCP d'AEF défile à Brazzaville, devant les autorités locales, le 11 novembre 1948.

Des parachutistes du GCCP d'AEF sur le stade Félix Eboué à Brazzaville, le 14 juillet1949.

Ensuite, le GCCP d'AEF devenu CPC, puis CPIMa, accompagnera l'accession progressive à l'indépendance de nos colonies - dénommées *l'Union Française* - programmée par la *Loi Cadre* de juin 1956, accélérée par la création de la *Communauté* en 1958.

Peu de temps après la fin de la guerre d'Algérie, l'euphorie des indépendances, observée dans nos anciennes colonies d'Afrique noire, sera de très courte durée ; souvent, à la demande des nouveaux gouvernants, les *Troupes de Marine,* dont les «*Eléphants Noirs*» étaient souvent leur «*fer de lance*» local, devront intervenir militairement, notamment au Congo, au Gabon, au Cameroun pour y maintenir, ou y restaurer, l'ordre et la souveraineté.

Ce sera aussi le cas au Tchad, dès 1968, quand le général de Gaulle appellera M. Fernand Wibaux aux fonctions d'ambassadeur de France et lui définira le cadre de sa mission : « *Le Tchad est un pan de mur de notre édifice. C'est un pan de mur vermoulu, mais il doit rester debout.* »

Ce sont tous ces drames de la décolonistion, en Afrique noire, que vivront, à travers de nombreux et durs combats, au prix du sang, les parachutistes de la CPIMa.

# BRAZZAVILLE 1948 : LA CRÉATION DU GROUPE COLONIAL DE COMMANDOS PARACHUTISTES d'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE (2/3)

**Les empires coloniaux furent-ils finalement des sottises commises par les colonisateurs ?**

Dans le livre premier (Clio) de ses célèbres *Histoires*, Hérodote (vers 490-420 avant J-C), a rapporté comment Crésus, Roi de Lydie égaré par sa richesse, n'avait acquis la sagesse qu'après avoir été déchu de sa royauté.

Au début de son règne, un sage, nommé Sandanis, lui avait recommandé de ne pas commettre la faute de vouloir envahir la Cappadoce, dans l'espoir de renverser Cyrus et la puissance des Perses, dans les termes suivants :

*O roi, tu te disposes à faire la guerre à des hommes qui portent des hauts-de-chausses de cuir et des vêtements de cuir, qui se nourrissent non de ce qu'ils désirent, mais de ce qu'ils peuvent, car leur contrée est stérile. En outre, ils ne connaissent pas l'usage du vin, mais ils boivent de l'eau ; ils ne récoltent ni figues ni rien de bon. D'un côté, si tu triomphes d'eux, que leur prendras-tu ? Ils n'ont rien. D'un autre côté, si tu es vaincu, vois donc quels grands biens tu perdras. Ils n'auront pas plus tôt goûté de nos richesses, qu'ils s'y attacheront et qu'il nous deviendra impossible de les chasser. Pour moi, je rends grâces aux dieux de n'avoir pas inspiré aux Perses la pensée de nous attaquer.*

Crésus fut vaincu par Cyrus et regretta sa folie d'avoir préféré la guerre à la paix.

Car étant devenu enfin sage, il avait pris conscience de cette maxime: « *En temps de paix, ce sont les fils qui ensevelissent leurs pères ; et en temps de guerre, ce sont les pères qui ensevelissent leurs fils*. »

**Selon l'historien Edward Gibbon, la colonisation constituerait un péril de mort pour le colonisateur !**

Dans son ouvrage, *L'Ami américain - Washington contre de Gaulle : 1940-1969* (Perrin 2017), l'historien Eric Branca a rapporté comment Jean Monnet (figure de proue du mondialisme) avait conseillé Roosevelt dans son projet de *International trusteeship* – autrement dit d'une tutelle internationale appliquée aux colonies françaises, avant d'être étendues aux autres empires coloniaux, dans la perspective de la création de l'ONU (évoquée dès le 1er janvier 1942 dans la Déclaration des Nations Unies).

«Ce projet, il allait de soi que les Britanniques, conscients de ce qu'il pouvait comporter d'inconvénients pour l'avenir du Commonwealth, ne pouvaient le tolérer. Et c'est par eux qu'en 1942 de Gaulle en fut informé *via* le ministre anglais des affaires étrangères Antony Eden.

«Pour de Gaulle, réfractaire depuis longtemps à l'idée coloniale, cette ingérence qui ne visait qu'à substituer une domination à une autre n'appelait qu'une réponse : promettre, à terme, l'indépendance à tous les peuples de l'Empire.

«Elle prit la forme du discours de Brazzaville du 30 janvier 1944, qui, en prenant l'Amérique de vitesse, sur son propre terrain, rendrait à la France, au moins provisoirement, la maîtrise du temps et de ses décisions dans ses colonies.

Dans une note de bas de page, l'auteur ajoute :

« En désaccord avec Jules Ferry, de Gaulle a toujours pensé, comme Clemenceau, que si le rayonnement de la France devait être universel, rien ne justifiait qu'elle imposât sa domination à des peuples présumés « inférieurs ».

«Dans les conférences qu'il prononce à Saint-Cyr dans les années 1920, de Gaulle associe en outre (comme Montesquieu) l'idée impériale à une dispersion des forces qui finit toujours par affaiblir le centre. Il évoque ainsi Caracalla, dont l'édit de 212 a élargi la citoyenneté romaine à tous les peuples de l'Empire, et qu'Edward Gibbon, dans son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* (1776), a érigé en symbole de péril de mort que fait peser la colonisation sur le colonisateur.»

Discours d'ouverture de la Conférence de Brazzaville, le 30 janvier 1944, par le Général de Gaulle : «Choisir noblement et libéralement la route des temps nouveaux.»

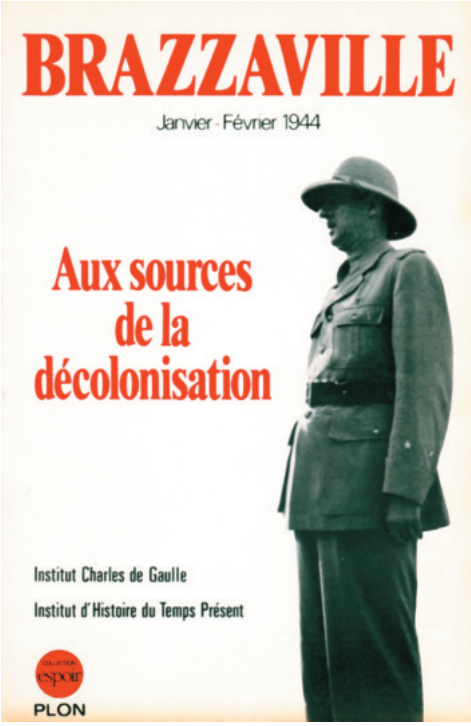
Le 30 janvier 1944, dans son discours d'ouverture de la conférence historique, qu'il prononce à Brazzaville, le général de Gaulle fait, néanmoins, l'éloge de la colonisation dans les termes suivants :

*«Depuis un demi-siècle, à l'appel d'une vocation civilisatrice vieille de beaucoup de centaines d'années, sous l'impulsion des gouvernements de la République et sous la conduite d'hommes tels que Galliéni, Brazza, Todds, Joffre, Binger, Marchand, Gentil, Foureau, Lamy, Borgnis-Desbordes, Archinard, Lyautey, Gouraud, Mangin, Largeau, les Français ont pénétré, pacifié, ouvert au monde une grande partie de cette Afrique noire que son étendue, les rigueurs du climat, la puissance des obstacles naturels, la misère et la diversité de ses populations avaient maintenue, depuis l'aurore de l'Histoire, douloureuse et imperméable...»*

Peu de temps après, en 1947, à la suite d'une rébellion à Madagascar et pour répondre à une certaine agitation observée dans les territoires de l'AOF et de l'AEF, les autorités font appel au renfort d'unités parachutistes destinées à faire impression sur les populations indigènes de ces lointaines provinces.

C'est la Demi-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes du Colonel Massu, créée à Meucon en 1947, qui mettra en place trois GCCP à Madagascar, à Dakar et à Brazzaville.

# BRAZZAVILLE 1948 : LA CRÉATION DU GROUPE COLONIAL DE COMMANDOS PARACHUTISTES d'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE (3/3)




Quelques extraits de l'avertissement de l'ouvrage «Aux sources de la décolonisation», (photo ci-dessus), produit par l'Institut Charles de Gaulle (Plon 1987), nous permettent de mieux comprendre les motivations du général de Gaulle :

«Si de nombreuses causes expliquent cette immense vague de décolonisation, il est intéressant de savoir dans quelle mesure elle avait été prévue et annoncée.

«Pour ce qui est de la France dont l'Empire a subi les dramatiques secousses de la guerre, une étape est certainement marquée par la conférence réunie à Brazzaville en janvier 1944 par le général de Gaulle, alors Président du Comité Français de Libération Nationale (CFLN).

«De juin 1940 à son départ du pouvoir en 1946, le constant souci du général de Gaulle avait été de conserver le patrimoine national et de restaurer la France dans tous les éléments de sa souveraineté. Cette ardente préoccupation se trouvait à l'origine de bien des conflits avec les Alliés tentés de profiter de la faiblesse de notre pays pour empiéter sur ses prérogatives et si possible se substituer à lui.»

Dans son allocution d'ouverture du colloque organisé par l'Institut (22 et 23 mai 1987), Geoffroy de Courcel (Ambassadeur de France, ancien secrétaire général de la Présidence de la République (1959-1962), Président de l'Institut Charles-de-Gaulle) a notamment rappelé que le général de Gaulle avait fait connaître sa pensée à l'ouverture de la Conférence, le 30 janvier 1944.

Sa conclusion était «qu'il n'y aurait aucun progrès qui soit un progrès si les hommes sur leur terre natale n'en profitaient pas moralement et matériellement» et ne «pouvaient s'élever peu à peu jusqu'au niveau où ils soient capables de participer chez eux à la gestion de leurs propres affaires.»

Mais la prudence avait amené, néanmoins, le Général à parler d'un «lien définitif» entre la Métropole et l'Empire car il fallait prendre en compte l'aspect intérieur et l'aspect extérieur.

La conjoncture intérieure exigeait que le peuple français se prononçât par des représentants élus sur ce qui relevait de sa souveraineté, dont il se considérait le dépositaire depuis le début de son action.

Il est possible que, président du CFLN à Alger, il ait craint qu'un changement de structure en Afrique noire eût amené les pays de protectorat en Afrique du Nord à réclamer une novation de leur statut qui les conduirait à l'indépendance. A l'inverse, le Général avait exprimé la crainte que les Européens d'Algérie saisissent l'occasion d'un projet de

En 1949, les parachutistes du GCCP découvrent la brousse et les populations de l'Afrique équatoriale

Fédération pour s'en prévaloir, détacher l'Algérie de la métropole et créer à Alger une Algérie ségrégationniste, en prenant exemple sur l'Afrique du Sud.

Sur le plan extérieur, il y avait aussi un risque que les principes de la Charte Atlantique soient invoqués par les Etats-Unis et qu'une sorte de *trusteeship* international soit proposé pour tel ou tel territoire. L'affirmation dans son discours du 30 janvier 1944 qu'il n'appartenait qu'à la nation française de procéder le moment venu aux «réformes impériales» était sans doute une réponse à ces éventuelles prétentions.

Vue aérienne du camp d'Ornano en 1949. La base opérationnelle des paracolos d'AEF, vaillants défenseurs de l'Empire, puis acteurs de la décolonisation.

Ce n'est qu'en 1956 que la loi Deferre définira l'autonomie des différents territoires de l'Afrique française. Lorsque le général de Gaulle revint au pouvoir en 1958, son premier soin fut de définir dans la Constitution de la Vème République la Communauté, qui conduira rapidement à l'indépendance des territoires africains.

L'«Esprit de Brazzaville» prévaudra et maintiendra une union de fait entre ces Etats et la France.

# L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE AVANT L'ARRIVÉE DES PARACOLOS (1/2)

Avant la mise en place, en 1948, du GCCP à Brazzaville, plusieurs savants et explorateurs, notamment parmi les missionnaires, avaient fourni des descriptions détaillées de l'Afrique noire et des Africains.

Nous croyons donc intéressant de vous en communiquer quelques extraits, tirés d'un ouvrage ayant pour titre «Dans la forêt du Gabon» (Ed. Grasset-1930-Prix Radius), écrit par le R.P Maurice Briault (S.Sp).

«Ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom d'Afrique Equatoriale française ou par son abréviation d'A.E.F. est un territoire immense que peu de coloniaux ont visité dans son entier. S'il n'égale pas l'Europe en superficie, c'est du moins à la dimension de l'Europe qu'il faut se rapporter pour juger de son étendue. Et pour situer des localités comme Yaoundé, Brazzaville, Bangui, Ouesso, Fort-Archambault, Fort-Lamy, il est nécessaire de songer à des distances comme Paris-Madrid, Paris-Berlin ou Paris-Rome.

«Sur une pareille échelle, il y a place, on l'imagine, pour bien des aspects divers de climat, de nature, de population. Cependant les points les plus extrêmes de ces territoires se relient par un ensemble de conditions identiques issues d'une commune situation intertropicale, équatoriale pour mieux dire. Ce ne sont pas les pays les plus chauds de la Terre, peut-être : Aden, Podor, Bassorah leur enlèvent sans doute ce record. Mais ce sont, dans leur ensemble, des terres copieusement arrosées de pluies, des zones de chaleur humide plus épuisantes que les climats secs, des régions visitées en certaines saisons par le retour quotidien d'orages effrayants.

«Ce sont aussi des pays de découverte récente. Les atlas d'il y a cinquante ans n'indiquaient au centre de l'Afrique que des contrées en blanc où se lisait la prudente mention : inexploré. Les fleuves n'y figuraient que par leurs embouchures et se terminaient par des points de suspension. Le Congo y portait le nom de Zaïre comme la tragédie de Voltaire, mais, en 1875, personne ne pouvait dire où il prenait ses sources, ni s'il drainait les grands Lacs aperçus par Speke et Burton. Les noms sur les cartes affectaient la plus grande fantaisie et de vieilles désignations abolies depuis deux ou trois siècles s'y perpétuaient au hasard des longitudes.

«Le mystère de l'Afrique intérieure avait tenu à plusieurs raisons. Ce continent massif était sillonné de larges fleuves, mais aucun de ceux-ci n'offrait une voie sûre à la navigation : tous, uniformément, étaient coupés de rapides et de chutes. Les pistes caravanières imposaient aux marchands d'extrêmes périls. Les sentiers de la forêt restèrent intentionnellement fermés par les populations qui tantôt avaient peur pour leur sécurité et tantôt entendaient se réserver le courtage exclusif de la traite esclavagiste ou commerciale. Le climat, les fièvres, la dysenterie, augmentaient les risques et intimidaient les audaces. Les grands voyageurs du XVème siècle firent le tour de l'Afrique, mais n'y pénétrèrent presque pas et ne laissèrent leur souvenir et leur nom qu'à des accidents du littoral...

«La nature du commerce qui se fit en Afrique n'attira pas non plus les voyageurs vers l'intérieur du pays. L'intérieur du pays ne pouvait livrer que les produits spontanés de la forêt : les bûches d'ébène, les amandes du palmier à huile, les dents des éléphants, alors désignées sous le nom de *morfil*. Mais il existait, dans la langue des trafiquants, un autre bois d'ébène, vivant et parlant, pour lequel des marchés s'étaient créés dans les ports et les îles de la Côte. Ce fut la traite des esclaves, et cela dura quatre siècles, exactement depuis 1444, date de la première vente publique d'esclaves noirs sur le marché de Lagos, au Portugal, jusqu'aux réglementations anti-esclavagistes des alentours de 1840.

«On se demande aujourd'hui comment un tel commerce a pu se faire et durer si longtemps, sans être inquiété par les gouvernements, sans même être sérieusement combattu par les autorités religieuses. Il est curieux de lire aujourd'hui les raisons mises en avant par les négriers. On leur présentait la marchandise humaine, comme un lot de coupables punis par la justice de leur roi (on était alors fort prodigue de ce titre, remplacé aujourd'hui par celui de chef). Le souverain, dans sa clémence, faisait grâce de la vie à ces prisonniers de guerre, à ces rebelles, et se bornait à leur prendre miséricordieusement leur liberté avec celle de leurs femmes et de leurs enfants. Les courtiers noirs de la Côte l'assuraient, les capitaines européens des navires de la traite affectaient d'ajouter foi à ces honnêtes raisons et c'est ainsi qu'on peupla les Antilles et l'Amérique tropicale d'une race africaine d'importation...

«Plus on étudie cette histoire de la colonisation en Afrique Equatoriale française, plus on voit combien tous les maux se ramènent à une cause première qui fut l'absence de toute route. Le sentier indigène non seulement imposa le portage mais sa difficulté rendit illusoire tout essai d'administration effective, paralysa la police, la justice, les services de l'hygiène, l'assistance médicale, réduisit le commerce à la forme anormale de la traite, empêcha jusqu'aux recouvrements du fisc. Faute de routes, faute de moyens rapides de transport, les tribus purent à leur gré se cacher après chaque mauvais coup, se soustraire à toute obligation, et ne nous obéir qu'à leur guise. Il y avait un gouvernement au chef-lieu, mais, en fait, c'était le sorcier indigène qui restait pour la population l'arbitre des décisions et le maître du pays...

«Mais puisqu'on avait des colonies, pourquoi n'ouvrait-on pas de routes ? «La presse européenne a peu signalé cette absence de routes dans nos colonies d'AEF et, surtout, n'a pas osé l'indiquer d'emblée comme la grande pierre d'achoppement de toute action politique ou civilisatrice...

«Ces pays, encore fort mal connus de la métropole, souffrent peut-être d'une autre cause de mal sur laquelle la presse garde volontiers le silence mais que, sur place, il est impossible de ne pas apercevoir.

# L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE AVANT L'ARRIVÉE DES PARACOLOS (2/2)

Les quatre individus enchaînés, au premier plan, sont des «hommes-panthères», pris en flagrant délit d'assassinat et d'anthropophagie : c'est-à-dire un meurtre rituel d'initiation.

«On signale par exemple des tribus qui meurent de sous-alimentation. Leur sol n'est pas plus improductif que celui de leurs voisins. Le climat est pareil, les conditions extérieures identiques. Simplement, ces gens ne font rien et ne veulent rien faire. Ils s'attachent à des méthodes de culture insuffisantes ou déraisonnables. Ils vagabondent quand c'est le temps de planter et dorment ensuite pour oublier leur faim. On se demande s'il est sage, une fois ces points à peu près établis, de laisser de telles insouciances exposer des vies et causer par endroits la mortalité quasi totale des enfants. L'Administration qui voit cela ne pourrait-elle pas agir, imposer un minimum de cultures, une méthode appropriée de travail ? Ne pourrait-elle pas en surveiller l'application et défendre ces malheureux contre leur propre vice ? Ne voit-on pas les tribunaux d'Europe intervenir contre les stupéfiants, contre le vagabondage, contre la mendicité et ne pourrait-on pas agir de même contre l'extrême paresse ? Le pouvoir public, quand on l'interroge là-dessus, ne se reconnaît aucun droit de contrainte et son abstention crée chez l'indigène un droit absolu à la fainéantise. C'est l'une de ses libertés et l'on vous dit qu'en Europe aucun code ne punit le fait de ne pas travailler.

«Nous pouvons hardiment assurer que les mœurs indigènes, quand elles sont ce que nous venons de dire, violent ici un droit et une liberté. Si l'on dit par exemple que « l'indigène ne travaille pas » ce n'est vrai que d'une catégorie : celle des hommes faits, des notables de village (les *benya-mu-mvé* du monde pahouin). Ceux-là peuvent, comme ils disent, *rester assis*. Non seulement, les femmes et les enfants travailleront pendant ce temps-là pour eux, mais encore viendront dans la case «municipale» apporter à manger aux oisifs. La coutume est ainsi et nul ne s'en révolte. Et si une femme omettait de travailler et oubliait de servir à temps voulu son seigneur et mari, elle recevrait une correction que l'opinion jugerait méritée. Plus que toute autre région du monde, cette part de notre Afrique est le pays où, seul, le faible travaille. Triste condition de progrès économique !

«Nos Noirs d'AEF sont encore dans l'ensemble, des populations simples chez lesquelles le principe d'autorité n'a presque pas subi d'atteinte. Ils obéissent à des coutumes qu'ils ne discutent pas, à des chefs qui parfois ne les ménagent guère. Quand nos miliciens indigènes sont astreints à quelque exercice particulièrement pénible, ils ne se révoltent pas si le commandement est net et si l'officier est calme. Ils ont un geste bon enfant et disent : «*ça y en a service*». On admet que le service soit parfois dur : c'est fait pour cela.

«Le jour donc où l'on voudrait commander clairement, sans brutalité, mais aussi sans défaillance, où on ferait une police sérieuse de l'habitation, du village, de l'hygiène publique, de l'usage du sol, de la prévoyance économique, en aucun village les Noirs n'attendraient de comprendre pour obéir. Sans doute il faudrait répéter l'ordre plus d'une fois, mais une répétition calme et une sanction appropriée triompheraient de tous ces obstacles. Insouciant et léger, le Noir aime, au fond, la parole nette, tombant de haut, qui, comme il dit, «*coupe le palabre*». Il est heureux qu'on raisonne à sa place et il adore être conduit par un homme qui a, suivant une autre de ses expressions, «*gagné la tête*» surtout si cet homme a su garder un bon cœur, beaucoup de justice et un grain d'ironie gaie.

«Le malheur survient dès que le Noir veut se conduire. Le goût atavique du palabre – le palabre au sens du *pil poul* hébraïque, c'est-à-dire de la discussion indéfinie et confuse – le détourne à la fois de l'esprit de décision et d'action. Il est agréable, quand il fait chaud, d'être assis à l'ombre d'un auvent de case : il y a une complicité générale pour se persuader qu'en discutant ainsi tous en rond on avance les affaires.

«Déjà, les tribunaux indigènes chargés d'appliquer le droit coutumier en certaines colonies ont eu ce mauvais résultat de stopper en partie l'activité – pourtant bien relative – des indigènes : les audiences n'en finissent plus et les plaidoiries durent des jours entiers.

«Un vieux Pahouin me fit un jour bien comprendre ce cheminement extraordinaire de la confiance que, sans trop nous en préoccuper, nous faisons entrer dans les âmes. Il allait mourir et ses fils, de son plein assentiment, m'avaient appelé. Je vis que je n'avais pas de temps à perdre et, de suite, j'abordai l'enseignement des «Vérités nécessaires» : la Création, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, les Sacrements…

«Naturellement tout cela s'exposait d'une manière réduite à son expression la plus simple. Mais le vieux me laissait à peine finir mes phrases et disait *oui* à tout, d'avance. Je dus l'en gronder :

- «Tu dis oui, tu dis oui !… Mais écoute d'abord, et essaie de comprendre… Ce que nous faisons là est sérieux.

Le mourant me regarda, puis, moitié pour moi et moitié pour l'assistance, il fit un petit discours :

- «Ne me gronde pas, dit-il. Je t'écoute mieux que tu ne crois. Je t'écoute parce que tu es savant : de tous les Blancs de cette rivière, tu es le seul à parler notre langue, comme nous, même chose… Tu parles avec le livre de Dieu et le livre de Dieu te parle. Et tu es bon, car *tu ne fais pas la guerre et tu ne lèves pas l'impôt*. Si tu es savant, tu ne te trompes pas, et si tu es bon, tu ne peux vouloir me tromper. Voilà pourquoi je crois d'avance tout ce que tu es venu me dire ».

«Ainsi raisonnait cet homme qui avait vécu toute sa vie dans le paganisme mais à qui la mort apportait les suprêmes lumières qu'elle nous réserve souvent.»

# 1888 : LES PÈRES BLANCS ET L'ABOLITION EFFECTIVE DE L'ESCLAVAGE (1/3)

Ci-dessus, la statue du Cardinal Lavigerie, à Bayonne, sur laquelle on peut lire les inscriptions suivantes :

*Vos travaux vous rendent comparable aux hommes qui ont le plus mérité du catholicisme et de l'humanité* (Bref du pape Léon XIII)

*Le cardinal et ses missionnaires rendent en Tunisie plus de services qu'un Corps d'Armée* (Gambetta 1882)

Le Cardinal Charles Lavigerie (1825-1892), natif de Bayonne, a été archevêque d'Alger et cardinal primat d'Afrique.

C'est en 1868 qu'il a fondé la Société des Missionnaires d'Afrique, mieux connus sous l'appellation des « Pères Blancs ».

Après l'Algérie et la Tunisie, vers 1878, la mission s'est étendue au centre de l'Afrique, en Afrique équatoriale.

Dès 1888, les missionnaires ont lancé une vaste campagne anti-esclavagiste, notamment au Congo où les commerces d'esclaves et les drames subis par les populations locales étaient les plus nombreux.

Leur objectif était double : pacifier et christianiser.

Pour le Cardinal Lavigerie, l'Eglise et les pays colonisateurs avaient des intérêts communs : en complément de la conquête militaire, l'expansion française devait faciliter la mission d'évangélisation.

Jusqu'en 1892, année de la mort du Cardinal Lavigerie, douze caravanes de missionnaires se succédèrent par l'embouchure du fleuve Congo.

S'agissant de l'abolition de l'esclavage, dans les colonies et possessions françaises nous voulons rappeler quelques extraits des conclusions du rapport Schoelcher, publié par décret du 27 avril 1948:

*«Le gouvernement provisoire, considérant que l'esclavage est un attentat contre la dignité humaine ; qu'en détruisant le libre arbitre de l'homme, il supprime le principe naturel du droit et du devoir ; qu'il est une violation flagrante du dogme républicain ; Liberté, Egalité, Fraternité ; considérant que si des mesures effectives ne suivaient pas de très-près la proclamation déjà faite du principe de l'abolition, il en pourrait résulter dans les colonies les plus déplorables désordres,*

*Décrète :*

*Article premier. L'esclavage sera entièrement aboli dans toutes les colonies et possessions françaises, deux mois après la promulgation du présent décret dans chacune d'elles. A partir de la promulgation du présent décret dans les colonies, tout châtiment corporel, toute vente de personnes non libres, seront absolument interdits...»*

Malheureusement au moment de la Conférence de Berlin en 1885, ces résolutions, pour mettre fin à ce commerce, étaient encore restées lettres mortes et souvent oubliées...

Il fallut attendre le 24 mai 1888, l'arrivée au Vatican d'un pèlerinage tout apostolique, conduit par le Cardinal Lavigerie qui présenta au pape, avec les évêques de sa province, douze prêtres de chacun des diocèses de l'Afrique française, douze Pères Blancs, douze Arabes et Kabyles chrétiens de l'Algérie, enfin douze nègres de l'Afrique centrale, que les missionnaires avaient convertis à la foi après les avoir rachetés de l'esclavage…

Le Pape Léon XIII lui répondit :

« Nous avons invité et vivement engagé tous ceux qui ont le pouvoir entre les mains à mettre un terme au hideux trafic appelé la traite des nègres, et à employer tous les moyens pour que cette plaie ne continue pas davantage à déshonorer le genre humain. Et puisque le continent africain est le théâtre principal de ce trafic et comme la terre propre de l'esclavage, nous recommandons à tous les missionnaires qui y prêchent le saint Evangile de consacrer toutes leurs forces, leur vie même, à cette œuvre de rédemption…

« C'est surtout sur vous que nous comptons, » avait dit le chef de l'Eglise au Cardinal Lavigerie qui partit aussitôt prêcher sa croisade dans les diverses capitales chrétiennes.

La croisade des Pères Blancs contre l'esclavage devenait une réalité, soutenue par les témoignages de voyageurs et explorateurs, qui publièrent des preuves de cet horrible commerce.

Voici quelques extraits de l'ouvrage de l'Abbé Félix Klein, intitulé «Le Cardinal Lavigerie et ses oeuvres d'Afrique « (Ed. Mame-1897)

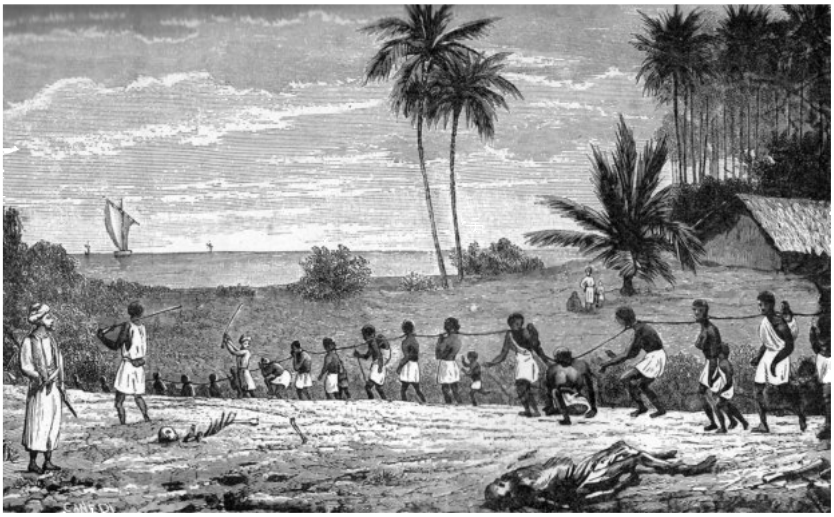
Dans son dernier journal, le grand et généreux Livingstone écrivait :

« Quand j'ai rendu compte de la traite de l'homme dans l'Est de l'Afrique, je me suis tenu très loin de la vérité, ce qui était nécessaire pour ne pas être taxé d'exagération ; mais, à parler en toute franchise, le sujet ne permet guère qu'on exagère. Amplifier les maux de l'affreux commerce est tout simplement impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est d'une telle horreur, que je m'efforce sans cesse de le chasser de la mémoire et sans y arriver. Les souvenirs les plus terribles s'effacent avec le temps ; mais les scènes atroces que j'ai vues se représentent et, la nuit, me font bondir horrifié par la vivacité du tableau.

«La vérité est qu'avant le mois de mai 1888, en dehors des généreuses tentatives du roi des Belges, ni la

philosophie, ni la politique, ni la presse, ni les assemblées, ni les gouvernements n'avaient pris sérieusement en mains la cause des malheureux nègres, et qu'au contraire, depuis cette époque, cette même cause a intéressé tous les peuples.

«C'est qu'au mois de mai 1888 les longs cris de douleur de la pauvre Afrique ont enfin trouvé un écho assez puissant sur les lèvres du chef de l'Eglise, et que, répétés par lui et son envoyé, ils ont réveillé le monde chrétien de son engourdissement. L'indifférence publique n'a pu tenir devant le fidèle tableau des souffrances des esclaves.



La traite des esclaves noirs a duré quatre siècles depuis leur première vente en 1444.

«Comment, en effet, ne pas s'émouvoir au récit de tout ce qu'endurent les malheureux nègres au moment de leur capture, durant les longs voyages qu'on leur impose pour aller les vendre, et dans l'affreuse condition qui les attend chez des maîtres sans scrupules ?

«Stanley (*Cinq années au Congo*), peu suspect d'exagération dans la pitié, estime qu'en plusieurs pays les traitants font périr environ cent nègres pour se procurer deux esclaves.

«Voici, en effet, le moyen qu'ils emploient : Ils s'avancent, armés jusqu'au dents, vers les régions où la population indigène est nombreuse et inoffensive ; ils conduisent avec eux une troupe à gages de brigands noirs ou métis, à la tête desquels ils attaquent de nuit, à l'improviste, les villages sans défense. Ils mettent le feu aux huttes de paille, tuent les premiers habitants qu'ils rencontrent, traquent les autres, les poursuivent, les massacrent, et ne gardent que ceux dont ils peuvent tirer parti, c'est-à-dire les femmes et les enfants avec un petit nombre d'hommes valides.

«Les villages, dit Stanley, avaient cessé d'être, comme s'ils n'eussent jamais existé qu'en rêve. Que s'était-il donc passé ? Une horde de brigands avait complètement dévasté un pays de cinquante-cinq mille kilomètres carrés, où vivaient précédemment jusqu'à un million de nègres ; cent dix-huit villages, représentant quarante-trois communautés plus vastes, avaient été ravagés, et cette œuvre d'extermination n'avait rapporté que deux mille trois cents esclaves, femmes et enfants, et environ deux mille défenses d'ivoire. »

«Les missionnaires affirment qu'il se vend par année quatre cent mille esclaves, et la plupart des autres voyageurs portent ce nombre à cinq cent mille.

«Pour empêcher leurs victimes de fuir durant la marche, les négriers les attachent ensemble à l'aide d'une sorte de cangue, dont les divers anneaux leur enserrent le cou ; ils leur lient les mains derrière le dos et leur entravent les pieds dans des liens étroits qui les forcent à garder un pas toujours uniforme. Durant la nuit leurs jambes sont serrées dans des traverses qui leur interdisent tout mouvement et les font tant souffrir que, le plus souvent, malgré leur fatigue, ils ne peuvent dormir.

«S'ils tombent sur la route, on les frappe jusqu'à ce qu'ils se relèvent. S'ils ne peuvent plus se traîner, on les tue ou bien on les mutile, on leur coupe les bras, une jambe, et on les laisse attendre, dans la fièvre et dans la soif, la lente mort de l'épuisement ou la dent libératrice de quelque bête féroce.

«Cameron (*A travers l'Afrique*) parle avec épouvante des squelettes, des jougs, des fourches à esclaves qui s'offraient partout à ses regards. On a pu dire que, si les voyageurs s'égaraient dans le centre de l'Afrique, ils reconnaîtraient souvent la route des caravanes aux ossements humains dont elle est jonchée.

«Après ces tortures du voyage par terre, un autre supplice commence pour les esclaves qui sont destinés à la Turquie d'Asie, et qu'on embarque secrètement sur la côte orientale dans les boutres ou dahous arabes.

« Jai vu, dit Cameron, dans une lettre au Cardinal Lavigerie, les esclaves à bord des dahous arabes, accroupis, leurs genoux au menton, couverts de blessures et de plaies, mourant par manque de boisson et de nourriture ; les morts liés aux vivants, et la petite vérole ajoutant sa funeste contagion aux misères dont ils étaient accablés. »

«Les esclaves qui sont conduits au Sud de l'Egypte ou en Turquie d'Asie se vendent dans le secret, avec la complicité payée des autorités musulmanes. Ce trafic reste donc dans l'ombre et ne donne pas lieu aux scènes navrantes qui se passent journellement sur les marchés publics de l'Afrique intérieure.

«Laissons la parole à un missionnaire qui a vu ces derniers marchés ; car la cause de l'Afrique n'a pas besoin d'avocats, ainsi que l'a dit le Cardinal Lavigerie, il suffit qu'elle ait des témoins.

«Ce missionnaire, le Père Guillemé, de la station de Kibanga, a trouvé, en 1887, la ville d'Oujiji, qui est la principale du Tanganyka, tout inondée d'esclaves… En raison de leur nombre, ils étaient à très bon marché, mais presque tous exténués de fatigue et mourant de faim.

«La place, raconte-t-il, était couverte d'esclaves en vente, attachés en longues files, hommes, femmes, enfants, dans un désordre affreux, les uns avec des cordes, les autres avec des chaînes. A quelques uns, venant du Mayéma, on avait percé les oreilles pour y passer une petite corde qui les retenait unis…

«Mais c'est surtout du côté du Tanganyka, dans l'espace inculte, couvert de hautes herbes, qui sépare

le marché des bords du lac, que nous devions voir toutes les conséquences de cet abominable trafic. Cet espace est le cimetière d'Oujiji, ou, pour mieux dire, la voirie ou sont jetés tous les esclaves morts ou agonisants. Les hyènes, très abondantes dans le pays, sont chargées de leur sépulture. Un jeune chrétien, qui ne connaissait point encore la ville, voulut s'avancer jusqu'au bord du lac ; mais à la vue des nombreux cadavres semés le long du sentier, à moitié dévorés par les hyènes ou les oiseaux de proie, il recula d'épouvante, ne pouvant supporter un spectacle aussi affreux.

«Ayant demandé à un Arabe pourquoi les cadavres étaient aussi nombreux aux environs d'Oujiji et pourquoi on les laissait aussi près de la ville, il me répondit avec indifférence : «Autrefois, nous étions habitués à jeter à cet endroit les cadavres de nos esclaves morts, et chaque nuit les hyènes venaient les emporter. Mais, cette année, le nombre des morts est si considérable, que ces animaux ne suffisent plus à les dévorer ; ils se sont dégoûtés de la chair humaine ! »

«Mgr Augouard des missionnaires du Saint-Esprit, raconte (*28 années au Congo*) que, dans le Haut-Oubanghi, les esclaves sont tout simplement de la viande de boucherie ; c'est pour les manger qu'on les achète ou qu'on les enlève de force chez les tribus plus faibles ; s'ils sont trop maigres, on les engraisse jusqu'à ce qu'ils soient à point. Un voyageur s'étant écrié avec indignation devant ces sauvages : « Mais vous ne faites donc aucune différence entre l'homme et l'animal ? » ils lui répondirent de ton le plus naturel : « Oh ! si : la chair de l'homme est bien meilleure. »

Pour compléter cette longue série de témoignages horribles, nous avons cru intéressant d'ajouter un commentaire de Montesquieu (1748) traitant de l'esclavage des nègres (*L'Esprit des Lois*) : «Si j'avais eu le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais : Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

«Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves...»

Enfin, pour conclure, nous avons aussi voulu apporter un récit concernant la «fabrique des eunuques» dans les environs d'Abéché (Tchad), ville proche du Darfour, rapporté par Gilles Roy dans son ouvrage d'histoire turque «*Abdul Hamid : le sultan rouge*» (Payot Paris 1936), préfacé par le Colonel Lamouche, ancien instructeur de la gendarmerie ottomane :

«Les négriers arabes, cavaliers armés, faisaient irruption dans de paisibles villages des régions tropicales et se livraient au rapt de jeunes garçons de sept à dix ans. Plaçant leurs victimes à califourchon devant eux, ils se sauvaient au grand galop à travers le désert jusqu'à leur repaire...

«Les bourreaux attachaient les jeunes garçons sur une table ou les maintenaient au sol au moyen de sangles qui fixaient les bras, les jambes et le tronc ; puis, serrant dans un noeud les parties à éliminer, tranchaient le tout ras avec un instrument bien effilé. Ils versaient ensuite de la poix bouillante sur la plaie, quelquefois de l'huile ou du beurre ; souvent aussi la cautérisation se faisait au fer rouge. Une tige était alors introduite dans l'urètre pour en empêcher l'oblitération, puis on enterrait les petits malheureux, moribonds à cette heure, dans le sable jusqu'à la ceinture. Les neuf dixièmes mouraient. Les rares survivants étaient laissés dans cette position pendant plusieurs jours, recevant pour unique nourriture de l'eau et du lait. On déterrait de quasi-cadavres. Les plaies étaient alors pansées avec de l'étoupe trempée dans de l'huile aromatique et ces victimes d'une atroce barbarie, transformées en valeur marchande, devenaient l'objet de soins attentifs et constants. D'autant plus que, pour rejoindre le port d'attache d'où les nouveaux eunuques devaient être dirigés vers les grandes villes musulmanes où leur vente était certaine, il y avait encore de longs voyages à faire à travers le désert...

Les eunuques éthiopiens étaient surtout fabriqués dans le Darfour et le Kordofan d'où ils étaient dirigés vers Tripoli. Pour l'Abyssinie, le centre de l'infâme industrie se trouvait dans le pays des Gallas, avec Obock, port français sur la mer Rouge, comme débouché.

En 1868, Kalil Agha, chef eunuque de la mère du Khédive d'Egypte Ismaïl Pacha, créa un établissement pour la fabrication des eunuques à Massaouah, sur la mer Rouge. Un médecin y opérait. Ses méthodes, plus scientifiques que celles des négriers, épargnaient du moins des souffrances aux malheureux enfants condamnés à ce triste sort. Il réduisit la mortalité à 50%...

Tant qu'il existait des harems, ces esclavagistes étaient sûrs du placement de leur marchandise, triste corollaire des troupeaux féminins.»

# CONNAISSEZ-VOUS LE TIBESTI ET LES VÉRITABLES TOUBOUS (1/4)

Scientifique, naturaliste, biologiste, explorateur, érudit et humaniste, « Monsieur » Théodore Monod en 1940, lorsqu'il était en poste à Aozou (Tibesti), avec le grade de caporal-chef des troupes coloniales, sous les ordres du capitaine Massu dont le PC était à Zouar (Tchad).

Dans l'un de ses nombreux ouvrages, « L'Emeraude des Garamantes », Théodore Monod (1902-2000) nous a fait partager sa réflexion sur presque un siècle de vie, de voyages, de souvenirs, d'engagements.

Son livre scelle la rencontre du savant avec le philosophe en mettant en lumière le « supplément d'âme » d'une existence placée sous le signe de la spiritualité autant que de la curiosité scientifique.

Nous avons choisi de rapporter quelques extraits de ses récits insolites concernant le Tibesti et ses habitants Téda, appelés aussi Toubou.

En septembre 1939, il est en poste à Dakar et reçoit la mission ci-dessous :

« Vous allez vous rendre à Aozou (Tibesti), donc bateau jusqu'à Cotonou (9 jours), Cotonou-Tchaourou par chemin de fer (1 jour), Tchaourou-Dosso en car (1 jour et demi), Dosso-Zinder en camion (4 jours), Zinder-Fort-Lamy en avion (3 heures), Fort-Lamy-Moussoro en voiture (1 jour), puis le reste à chameau : Faya (24 jours), Zouar (16 jours), Aozou (11 jours), avec les arrêts, vous en avez pour des mois. Et c'était vrai : parti de Dakar le 24 septembre, j'arrivais dans le dernier petit poste du Tibesti, près de la frontière libyenne, le 21 décembre. »…

Voici la suite de son journal de marche (extraits) :

« Aozou, 24 décembre 1939 : Me voici seul dans le petit fortin le plus au bout du monde de toute l'Afrique équatoriale française ; la frontière libyenne est à deux pas, la Méditerranée à moins de 1000 kilomètres et nous dépendons administrativement de Brazzaville à près de 300 kilomètres au Sud de l'Equateur, à toucher le Congo belge. Evidemment, une absurdité…

« Le sous-officier qui commande la « place » est allé réveillonner à Bardaï avec ses collègues. Je reste seul, au cœur de ces montagnes noires baignées de lune dans cette étrange vigile de Noël. Je représente ici ce soir la plus ténue, la plus fine pointe d'une gigantesque arborisation.

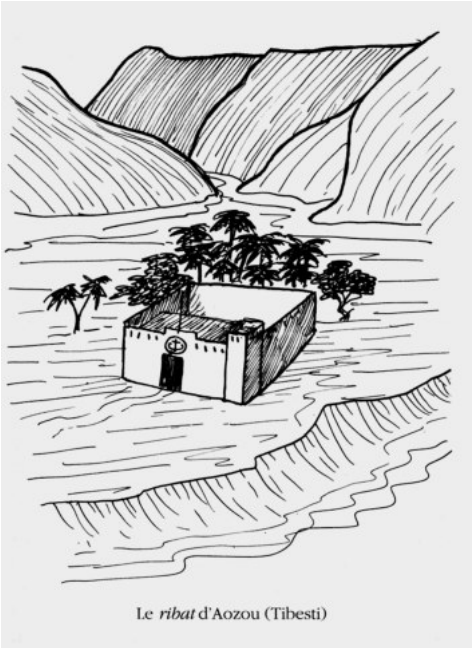
– Aozou : 1 caporal-chef
– Bardaï, 1 lieutenant, 5 Européens
– Zouar, 1 capitaine, 10 Européens
– Faya, 1 chef de bataillon, plus de 100 Européens
– Fort-Lamy, 1 colonel « plein » et son monde
– Brazzaville, 1 général.
– Au-delà, je ne sais plus…

« Aozou, 25 décembre 1939. Noël, étrange Noël, tout ruisselant de soleil. Bain dans la source tiède (31 °C) et dégustation de trois grappes à la treille du jardin. Après tout, ce Noël saharien, sous son ciel insolent de pureté, il ressemble sans doute plus au vrai que celui des frimas, des neiges et des boues du Septentrion…

« L'événement, dont on parle longtemps, à l'avance quand on l'espère, et après quand il s'est produit, c'est le courrier. Deux fois par mois un chameau quitte Zouar pour Bardaï et Aozou. Au fur et à mesure qu'approche la date théorique, l'attente se colore d'impatience et vingt fois le jour on guette au détour de l'oued le débouché du miraculeux messager.

« Les lettres venues d'Europe par la poste aérienne sont vieilles de 40 à 60 jours. L'âge des autres se compte par lunaisons…

« Quelques animaux partagent ma cellule : les geckos familiers, les « souris » - gerbilles et acomys - , les



Le *ribat* d'Aozou (Tibesti)

guêpes maçonnes, les traquets panachés de noir et de blanc. ..

« On retournera paisiblement à la préhistoire : j'ai dû me fabriquer un peigne avec des épines d'acacia plantées dans un bouchon, et les jetons du jeu de dames sont des rondelles de trognon de chou. La journée du moine-soldat se verra réglée, à défaut de cloche, par le clairon puis, une fois celui-ci disparu avec l'instrumentiste, par le tam-tam, peau de bœuf tendue sur un fût de tôle…

« Etrange pays que ce Tibesti, dont on a dit que « seuls des gens ayant peur d'être assassinés chez eux » avaient pu venir s'y fixer. En tous les cas indiciblement misérable. On comprend ici que l'occupation cardinale de gens qui ont dans la liste de leurs aliments un mot pour « farine de bois de palmier » soit la lutte contre l'inanition : Charles Le Cœur , constatant que le Tibesti « redouble la pauvreté du désert par la pauvreté de la montagne », peut conclure que « la permanence de la vie au Tibesti représente une victoire de l'homme sur la nature aussi prodigieuse que le percement de l'isthme de Suez ou la conquête de l'air. »

« En fait, toute l'activité des Tédas gravite autour de l'acquisition de la nourriture et des quelques pièces de coton de leurs vêtements. Les palmeraies fournissent souvent, avec leurs dattes, l'aliment-base mais d'immenses régions en restent dépourvues ou n'en possèdent que de minuscules ; il faut alors chercher ailleurs et jusqu'aux oasis libyennes de

Zeila (Fezzan) et de Tezer (Koufra) pour y échanger contre des dattes les produits de l'élevage (beurre, chèvres, ânes, peaux de bouc) ou de ramassage (pépins de coloquinte).

« Dans les rares centres de culture, les « plates-bandes », fournissent un peu de blé, d'orge, de mil chandelle (pénicillaire) mais ces produits d'appoint sont vite consommés et il peut arriver au paysan de guetter, jour après jour et un à un, les épis arriver à maturation ou de les couper encore verts et de les faire griller sur un feu de paille.

« Les animaux domestiques ne fournissent avec le lait, important élément de l'alimentation des nomades, que la viande de chèvre et le beurre, friandises réservées aux échanges commerciaux et aux jours de fête. Et s'il le faut, on aura recours à l'épicarpe, de saveur cacaotée, du fruit du palmier doum, voire à la poudre d'os.

« A la faune sauvage, le Téda n'emprunte que peu des articles de son ordinaire : de loin en loin, une gazelle dorcas ou un mouflon, pris au piège circulaire ou au barrage à filets, un chacal pris à la trappe ou au nœud coulant, de gros lézards et, si Dieu nous accorde cette aubaine, un vol de sauterelles ; les enfants prennent au lacet de crin les tourterelles qu'ils font rôtir enfilées sur une baguette.

« La flore sauvage fournit, de son côté, un appoint loin d'être négligeable. C'est d'abord la coloquinte, étalant sur le sable des oueds ses feuilles scabrides, ses fleurs jaunes et ses petits melons marbrés de vert et de blanc, dont la chair d'une amertume atroce n'attire que les ânes mais dont les pépins sont comestibles. Séchés, décortiqués, pilés, mélangés souvent avec de la farine de datte, ils constituent un aliment hautement nourrissant…

« On ne peut guère parler de « cuisine » et les seuls « plats », si l'on peut employer ce mot, sont les gruaus ou *tibi* et la crêpe de blé cuite sur une pierre chauffée ou *dogo*. L'aliment reste, dans une large mesure, cru : lait, dattes, graines sauvages.

« D'où pour le voyageur une prodigieuse légèreté puisqu'il n'aura souvent ni marmite, ni bouilloire, ni théière : des dattes dans un sac de peau, un peu d'eau dans une petite guerba, en voilà assez pour affronter la montagne. Bien souvent même, le piéton en déplacement à l'intérieur du massif se met en route sans bagage car ce soir à 40 kilomètres d'ici ou davantage, il trouvera peut-être un campement et, d'ailleurs, il arrivera dans 2 ou 3 jours à destination : à quoi bon se charger d'un viatique ? La lance en travers des épaules, il ira, infatigable à travers les plus sauvages cailloutis, coupant au besoin, comme un mouflon, par d'acrobatiques raccourcis, s'arrêtant n'importe où pour un bref sommeil et repartant frais et dispos pour 50 nouveaux kilomètres pétrés. J'ai vu à Aozou un Téda arrivant de Bardaï (80 kilomètres) avec une lettre, s'accroupir le temps de prendre l'enveloppe de la réponse, et repartir sur le champ, comme pour un simple tour de jardin.

« On ne sera pas surpris qu'une population aux prises avant tout avec des problèmes de survie et dont la langue, de surcroît, ne s'écrit pas, comporte peu de lettrés et ne possède pas de bibliothèques.

« Et si ces gens du caillou restent si fiers d'une montagne qui leur inflige le froid et la disette mais leur assure leur indépendance, c'est que « leur véritable pensée est de liberté et d'orgueil : c'est celle-là qui les fait agir. »

**L'émeraude des Garamantes**

«Quittant Aozou vers le Nord par l'oued, il faut d'abord sortir du Tibesti proprement dit…

«Par un hasard heureux – cela arrive… je découvre un Téda, rendu boiteux par un coup de feu, qui connaît le gisement et s'y est encore rendu il y a quelques années pour extraire une charge de *zumma* qu'il ira vendre dans le Sud. La mine serait en territoire italien, dans une région très désertique, inhabitée, peu fréquentée de nos voisins. D'ailleurs, même en cas de rencontre avec un garde champêtre mussolinien, le frère latin ne me passerait pas au fil de l'épée au cri de *« Garamanti a noi ! »*

«L'histoire de la prétendue « émeraude des Garamantes » est instructive et amusante.

«Le 6 mars 1940, il faut se mettre en route. Equipage réduit : 3 chameaux, 1 enfant, 1 faux Téda, 1 vrai boiteux : ce dernier, aux dents passablement divergentes quand il grimace, accroché à un énorme gourdin, ressemble à ces diables fabriqués d'un raiton momifié, et servant aux pêcheurs à mystifier les touristes.

«Vis-à-vis des autorités françaises, je viens de passer à l'étranger en temps de guerre. A la fois espion, pour les uns, et déserteur pour les autres.

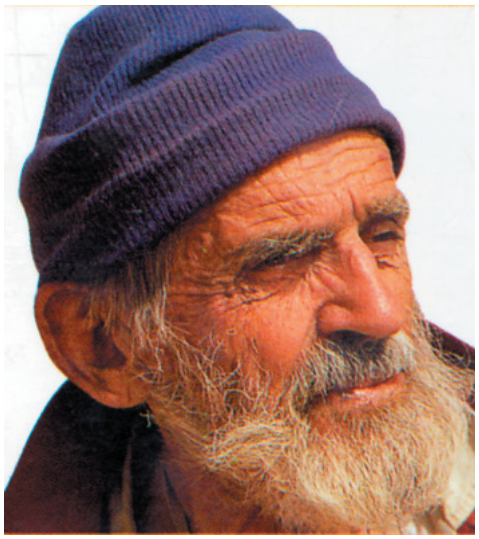
«Le 14 mars 1940, dans la matinée, brève émotion : une chose noire a surgi en avant, dansant dans le mirage… il s'agit de fûts d'essence vides, jalonnant la piste plus ou moins carrossable joignant, pour les camions italiens, Koufra au Fezzan. C'est une petite découverte qui intéressera plus tard les Britanniques du *Long Range Desert Group*.

«A deux pas au Nord de la piste, c'est le gisement d'amazonite, surnommé « la mine d'émeraude des Garamantes » d'où les caravanes allaient porter à Carthage les gemmes appréciés par « les belles patriciennes de Byrsa ».

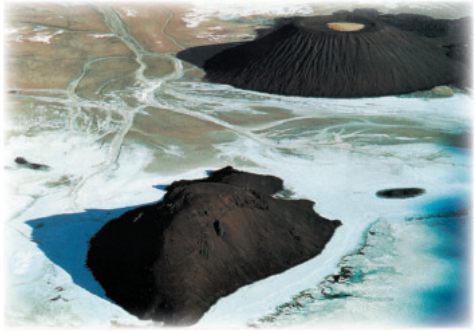
«Le Ciel m'a gâté : ce jour, dans une même heure, j'ai touché les deux buts que je poursuivais depuis tant d'étapes : la mine d'émeraudes d'Egueï Zouma et la piste Est-Ouest des camions militaires italiens.

« 13 juin 1940 à Zouar, accueil par le Capitaine Massu, les amis. Quelques plaisanteries d'abord, comme il se doit entre camarades et puis, seulement, la vérité : les Allemands à 20 kilomètres de Paris, l'Italie entrée en guerre.

«15 juin 1940, je quitte Zouar qui n'a été pour moi qu'une escale ; je suis en route pour Dakar, par le Kaouar, Agadès, Zinder, le Dahomey, un voyage de 55 jours depuis Aozou, plus court que les 89 jours de l'aller en 1939.»



# CONNAISSEZ-VOUS LE TIBESTI ET LES VÉRITABLES TOUBOUS (3/4)



Ci-dessus, le fond du Trou au natron (Photo J-M. Durou) dans lequel, par une température de 12,5°C au dessous de zéro, Théodore Monod (photo à droite) avait dormi le 12 mai 1940.
Ci-dessous, un paysage pittoresque aux abords de Bardaï.

Ci-dessus et dessous, des paysages escarpés des environs de Guezenti (*une palmeraie au fond d'un canyon, entre de gigantesques falaises verticales*) à la frontière libyenne, où les commandos de la CPIMa ont été héliportés par la 33ème Flottille de la Marine Nationale, fin février 1971, afin d'y rechercher le contact avec les rebelles Toubous. Au premier plan on reconnait le Capitaine Joseph Canal (de dos), Commandant la CPIMa et le lieutenant Alain Gosset (de face). Au second plan, deux HSS ont débarqué des paras du Commando Bouvinet qui vont reconnaître le terrain.

Ci-dessus, le Lieutenant Raffenne et son Commando postés sur les hauteurs de la «Passe de Zouar», le 23 octobre 1970, dans l'opération de dégagement des postes de Mourso et Gabroa tenus par les rebelles.
Dessous, une jeune femme et deux hommes Toubou.

# CONNAISSEZ-VOUS LE TIBESTI ET LES VÉRITABLES TOUBOUS (4/4)

« La description du sommet de l'Emi Koussi, point culminant du Tibesti, a de quoi faire rêver : le sommet à 3415 mètres, le fond du Trou au natron à 2670 mètres : différence 745 mètres, deux tours Eiffel l'une sur l'autre. Quant à la dimension du cratère, tout simplement celle de Paris. Le point culminant de l'Emi Koussi n'est pas seulement celui du Tibesti, mais aussi celui de tout le Sahara (le Hoggar ne dépasse pas 3003 mètres au Tahat) et d'une bonne partie de l'Afrique équatoriale. Le 12 mai 1940, je coucherai sur le sol, sans abri, dans le cratère : un quart d'eau, à côté de moi, gèlera à bloc et la température, cette nuit-là, s'abaissera à -12,5 °C». (Théodore Monod) - NB : La distance à vol d'oiseau entre Faya et Bardaï est de 450 km.

# 23-24 JUIN 2018 : DE JOYEUSES RETROUVAILLES A LAGARRIGUE

Les 23 et 24 juin 2018, à Lagarrigue, à proximité de Castres, nombreux étaient rassemblés les *Eléphants Noirs* et leurs amis ayant servi au Tchad à leurs côtés, principalement lors de la période de la première intervention armée de la France (1968-75), pour y remonter le temps de leur jeunesse, en l'arrosant copieusement, et cultiver l'amitié.

L'organisation remarquable de ces festivités, conduite par l'équipe «éléphantine» de Castres, sous un soleil radieux, fut unanimement appréciée comme un beau succès par les participants.

Merci à Yves Guédon pour ses photos reprises dans cette page, ainsi que celle de la dernière du bulletin.

# CASTRES LE 8 MAI 2018 : DES ÉLÉPHANTS NOIRS A L'HONNEUR

Plusieurs *Eléphants Noirs* ont été mis à l'honneur au cours des derniers mois, par l'attribution de décorations dans les ordres nationaux.

Le grade de chevalier de la Légion d'Honneur a été décerné à André Péressin (A-55/58) et à Claude Gluntz (S).

Le grade de chevalier de l'Ordre National du Mérite a été décerné à Claude Beuchat (S).

La Médaille Militaire a été décernée à René Blancquart (A-71/72), Joseph Trépon (A-71/72), Yves Guédon (A-70/71), Rémy Schillemann (A-69/71), Dominique Recouly (A-74/75) et Serge Bovolenta (A-72/73).

Le Mérite Colonial a été décerné à Gérard Kugler (A-71/72).

L'*Eléphant Noir* adresse ses félicitations les plus vives à tous les décorés.

Ci-dessus, ce 8 mai à Castres, Claude Gluntz, parrainé par Francis Pinaud.

Ci-dessus, à droite, André Péressin qui a été décoré par son fils Michel au cours du mois de juillet.

Ci-dessous, Gérard Kugler décoré ce 8 mai à Castres par le Général C. Réglat, ancien chef de corps du 8ème RPIMa et Président de l'«*Amicale du 8 et du 7*».

Lors de la cérémonie du 8 mai, dans l'enceinte du quartier du 8ème RPIMa, les drapeaux des associations, dont celui de notre amicale avec sa garde, en tenue camouflée, à côté du président André Piaskowski et le peloton des *Eléphants Noirs*. Ci-dessous à gauche, Claude Beuchat lors de sa remise de la Médaille Militaire, à Belfort en 2005, par le Général Joseph Canal. Ci-dessous à droite, les six décorés de la Médaille Militaire lors du vin d'honneur servi le 8 mai dans les locaux du 8ème RPIMa à Castres.

Ci-dessus, un rappel d'une photo célèbre : le 20 novembre 1953, lors du parachutage du 6ème BPC pour s'emparer de Dien-Bien-Phu (opération «Castor» - onze tués, une cinquantaine de blessés), le parachutiste André Péressin, opérateur-radio du Lieutenant Trapp (casquette, à gauche sur la photo), était blessé par une balle de fusil l'ayant traversé de part en part pour finir dans la pile de son poste-radio. Allongé sur le sol, à droite avec des lunettes de soleil, il attend son évacuation sanitaire par Morane vers l'hôpital d'Hanoï.

## ADIEUX A NOS AMIS DISPARUS

Outre notre ancien capitaine, Joseph Canal, et notre ancien infirmier, Jean-Pierre Bedel, de nombreux autres amis nous ont récemment quittés pour rejoindre le monde de notre saint patron, l'archange Michel, *l'adversaire victorieux de Satan, chargé de peser les mérites de chacun et de juger les parachutistes dignes de la victoire* (J.Massu).

Notre ami Jean Sidler, ancien légionnaire et père du parachutiste Jean-Pierre Sidler, *Mort pour la France* au Tchad le 27 mars 1970, s'est éteint paisiblement, à l'âge de 94 ans, le 8 janvier 2018 à Saint-Imier (Suisse).

Notre ami Roger Chabanet ancien chef d'équipe du Commando Thomann (A-1971/72), est décédé à l'âge de 68 ans, le 23 janvier 2018. Ses obsèques se sont déroulées à Carcassonne en présence d'une délégation de l'amicale avec son drapeau.

Notre ami Marcel Boudet, ancien sergent-chef à la CPIMa (A-1972/73) est décédé, à l'âge de 79 ans, le 22 février 2018.

Notre ami Christian Sigot, ancien du Commando Neau (A-1969/70), blessé à Bedo, est décédé à l'âge de 68 ans, des suites d'une longue maladie. Ses obsèques se sont déroulées à Bourges le 28 février 2018.

Notre ami Michel Santos, ancien appelé de la CPIMa, grenadier-voltigeur du 1er commando (A-1969), est décédé à l'âge de 69 ans, le 15 mars 2018, des suites d'une douloureuse maladie.

Notre ami Philippe Schaeffer, ancien lieutenant chef du 1er commando de la CPIMa en 1969, est décédé le 27 mars 2018 des suites d'une longue maladie. Ses obsèques se sont déroulées à La Réunion le 31 mars 2018.

Notre ami Michel Sury (A-1966/68 et 1969/70), ancien sous-officier chef de groupe au 2ème Commando de la CPIMa est décédé le 22 août 2018, à l'âge de 71 ans, des suites d'une longue maladie.

Ses obsèques se sont déroulées à Montreuil (Vendée) en présence d'une délégation de l'Amicale conduite par son ancien lieutenant, Pierre Beaufils, et composée notamment de Bernard Alexandre, Maria Jablonski, Gilbert Souchard, Jean-Pierre Baugnie et Jean-Noël Clairet.

(Voir photo ci-dessous)

## LE MOT DU TRÉSORIER

En préambule, je tiens à remercier, au nom de tous les *Eléphants Noirs,* notre trésorier sortant Michel Le Petit qui a su pendant 17 ans tenir les cordons de la bourse par une gestion saine et claire.

*Actuellement, après une remise à jour du fichier, nous ne sommes plus que 372 inscrits, dont seulement 255 ayant cotisé pour 2018 ; **36** sont en retard de cotisation 2017 et **117** pour 2018.*

Le montant de la cotisation reste inchangé depuis l'an 2000 soit 15 €.

J-P. Kauffmann.

## NOUVEAUX ADHÉRENTS

J.Baudray (S) ; N.Bertrand (A-74/75); A.Bianchini (S); D.Bourhis (A-71/72); P.Collet (S); P.Deveille (S) ; R.Dueme (A.73); C.Gabiron (A-71/72); G.Gendronneau (S); J.Courdelier (S); M.Labbée (S); Gal M.Le Page (S); J-J. Mathieu (A-70/73); M.Prisse (S); C.Savignac (A-71); R.Roussy (A-69/70); J-F.Tetua (S).

## HONORONS ST MICHEL

Ce 23 septembre à Mazères (Ariège) lors des festivités de la Saint Michel, la rare Bible de Sacy (8 volumes originaux datés de 1707), don de Jacky Heim à l'Amicale, a pu être offerte par notre président à notre ami l'aumônier catholique Richard Kalka.

Ci-dessous, la gigantesque statue de l'archange Michel qui domine la ville de Rome, du sommet de la massive forteresse *Castel Sant'Angelo*, cet ancien mausolée de l'empereur Hadrien au-dessus duquel l'archange aurait fait une apparition en 590.

# HONNEUR A JEAN-PIERRE BEDEL : UN INFIRMIER EXEMPLAIRE DE LA CPIMa

Jean-Pierre Bedel à Bayonne le 25 juin 2017 lors du rassemblement de l'Amicale

C'est avec une très grande tristesse que nous avons appris le décès de notre ami Jean-Pierre Bedel à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Ses obsèques se sont déroulées le 27 mars à St-Céneri-le-Gérei en présence d'une dizaine d'*Eléphants Noirs* conduits par leur président André Piaskowski.

Jean-Pierre avait servi, entre autres, au 1er RPIMa, au 8ème RPIMa, au 6ème RPIMa (12 ans) et à la CPIMa au Tchad, pendant 5 ans, au cours de 3 séjours (1965-67, 69-71 et 72-73).

Médaillé Militaire, il avait été cité deux fois pour des actions au Tchad particulièrement éclatantes : une première fois à Gouro, en mars 1970, après avoir soigné, sous le feu, les blessés, il avait ramené sur son dos le médecin-chef Garcia grièvement blessé ; une seconde fois en juillet 1970, à Gaminia, sous le feu, il avait porté secours à trois blessés du 4ème commando avant de les mettre à l'abri des tirs.

De nombreux anciens combattants, notamment des parachutistes et des Troupes de Marine, avec leurs drapeaux, ainsi qu'une foule locale très importante d'amis, étaient venus faire leurs Adieux à Jean-Pierre Bedel.

Eloge prononcé aux obsèques de J-P. Bedel par le Président André Piaskowski (extraits) :

C'est toujours avec beaucoup d'émotion que l'on s'incline devant le cercueil d'un camarade. Émotion d'autant plus grande que Jean-Pierre Bedel fut l'infirmier qui m'a soigné lors de l'accrochage à Gouro en mars 1970.

J'ai l'honneur de m'adresser à vous, à la demande de la famille, en tant que Président des *Éléphants Noirs*, qui sont présents ici en nombre pour pleurer leur ami, et quel ami ! Un véritable ami, fidèle, chaleureux, enthousiaste, dévoué pour tous ceux qui ont connu ce grand bonheur de le côtoyer ou de servir à ses côtés.

Cet honneur je le partage avec tous les *Eléphants Noirs* et ses camarades de combat, réunis au hasard des régiments et des OPEX.

Nous savons aussi que perdre quelqu'un que l'on aime, c'est perdre une partie de soi-même. Bien sûr, ceux que nous aimons ne nous appartiennent pas, mais notre cœur leur appartient.

Ceux que nous avons aimés, notre famille, nos camarades, demeurent vivants en nous. Ils guident encore nos pas. Être fidèle à nos morts, c'est vivre comme ils auraient vécu. C'est les faire vivre en nous. C'est transmettre leur visage, leur voix, leur message, à la manière de St-Exupéry : *Le disparu, si on vénère sa mémoire, est plus présent et plus puissant que le vivant.*

Jean-Pierre, aujourd'hui, nous a rassemblés et il n'aurait pas aimé que l'on parle trop de lui. Il aurait aimé que l'on trinque avec lui, que l'on s'arrête un moment pour lui parler.

L'Amicale était représentée par son Président, A. Piaskowski, son drapeau, porté par G. Barlerin, et une dizaine d'*Eléphants Noirs* parmi lesquels figuraient M. Fétiveau, D. Hamdaoui, J-P. Bonin, Y. Guédon, C. Gluntz, A. Louadoudi ...

Mais je ne peux terminer son éloge sans louer ses mérites, en insistant sur une partie de son parcours militaire. Pardonnez-moi si je fais court, car il y aurait tellement de choses à dire, tellement de souvenirs, qu'un livre ne suffirait pas.

Jean-Pierre s'était engagé en juin 1964 et avait quitté le service après 22 ans d'activité en juillet 1986.

Pour ses actes exceptionnels de courage au combat et de dévouement envers nos blessés, sous le feu adverse, notre hiérarchie militaire aurait dû lui décerner la Légion d'Honneur.

Mais, hélas! c'était hier !

Aujourd'hui, reconnaissons que le Caporal-chef Jean-Pierre Bedel a été bien mal honoré.

Adieu donc mon frère, attend-nous au ciel et fais-nous une place auprès de Saint-Michel.

En mars 1971, au Tibesti (Tchad), pendant l'opération «Bison», Jean-Pierre Bedel apportait son aide médicale gratuite (AMG) aux populations appelées «Toubous».

# HONNEUR AU CAPITAINE JOSEPH CANAL COMMANDANT LA CPIMa (1970-1971)

Notre ancien capitaine et président d'honneur des *Eléphants Noirs,* le Général Joseph Canal, nous a quittés, dans sa 82ème année, des suites d'une longue maladie.

Ses obsèques se sont déroulées le 21 août 2018 dans l'église de son village natal, à Rougegoutte (Territoire de Belfort).

Nous remercions son gendre, le Général (2S) Marc Jeanneau, d'avoir bien voulu nous communiquer sa biographie (extraits):

«Joseph Canal est né le 30 janvier 1937 à Rougegoutte, petit village du Territoire de Belfort. Sa jeunesse se passe au village au sein de la ferme familiale. Après son baccalauréat mathématique élémentaire obtenu au lycée de Belfort grâce à une bourse, il continue ses études tout en étant «pion» au lycée. Ayant échoué son année de «mathsup», il part alors suivre le peloton des élèves-officiers de réserve à Saint-Maixent (1957) puis sert 2 ans en Algérie comme chef de section au sein d'un régiment d'infanterie coloniale. Ce seront ses premières années d'opération. En 1959 il rejoint la corniche militaire de Rennes et réussit le concours de Saint-Cyr (Promotion Vercors 1960-1962).

Il entame alors une longue et brillante carrière opérationnelle avec une première affectation au 8e RPIMa (63-65), puis il effectue son temps de commandement à la tête de la prestigieuse CPIMa – les Eléphants Noirs – entre 1970 et 1971. Il obtient de remarquables résultats opérationnels, est cité 2 fois et blessé au combat. Après l'école de Guerre, ce seront les fonctions de second du 2e RPIMa puis de chef de corps du 3e RIMa avec un nouvel engagement opérationnel au Tchad (1984 – Moussoro) et une nouvelle citation.

Ce sera ensuite le commandement de la 31e Brigade de parachutistes zaïroise, le commandement de l'opération Requin au Gabon en 1990 et pour terminer le commandement des EFAO à Bangui en 1992-1993.

Mais le général Canal était aussi un vrai colonial, très fin connaisseur de l'outre-mer et de l'Afrique en particulier. Breveté du Centre des hautes études sur l'Afrique et l'Asie moderne (1979-1980), il sert à de nombreuses reprises outre-mer : Cameroun (1965-1967), Tchad (1970-1971), Laos (1973-1975), La Réunion (1981-1983), Zaïre (1987-1989) et Centrafrique (1992-1993). A sa retraite en 1995 il participe durant plusieurs années à la rédaction du mensuel Africa international et prononce de nombreuses conférences sur l'Afrique.

Général en 1993, il termine sa carrière comme DMD de la Côte d'Or et se retire en 1995 dans son village natal où il décède le 15 août 2018. Marié avec Yvette depuis ses années à Coëtquidan, il est le père de 3 enfants, le grand-père de 6 petits-enfants et l'arrière-grand-père de 3 petits enfants. Commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre national du Mérite, il est titulaire de 3 citations et d'une blessure de guerre. Il laisse à tous le souvenir d'un grand soldat, d'un chef de guerre courageux et audacieux, d'un chef respecté, charismatique et près de ses hommes, d'un homme d'une grande humilité et d'une grande culture.»

Lors de son élection à la *Présidence d'honneur des Eléphants Noirs,* à Belfort en 2007, notre président avait souligné quelques unes de ses qualités dans les termes suivants (extraits) :

*«Ce n'étaient pas ses hommes qui le menaient, mais lui qui savait les conduire... il ne cherchait pas à flatter les passions populaires ... mais il savait conserver sa dignité et les contredire même parfois avec colère...*

Le capitaine Joseph Canal a entraîné la CPIMa *dans une guerre sans haine… aidant les populations par tous les moyens dans les moments de répit. »*

A son bilan, il n'a récolté qu'estime et amitié.

Un très grand nombre de ses amis étaient venus manifester leur piété, lors de ses obsèques dans l'église de Rougegoutte, accompagnés de quelques vingt-cinq drapeaux d'associations et amicales d'anciens combattants.

Parmi les *Eléphants Noirs*, sous la conduite de leur Président A. Piaskowski et autour de leur drapeau, porté par F. Del Aguila, on notait la présence de R. Abel, P. Beaufils, C. Beuchat, C. Bouvinet, M. Dubois, M. Dupas, M. Fétiveau, A. Fiori, R. Goepfert, Président d'honneur P. Jourdain, M. Le Petit, B. Messana, A. Mocaer, N. Puyet, P. Rebondy, J. Rosier, R. Schillemann, J-P. Sandoz, G. Vuitteney.

Au Camp Dubut à Fort-Lamy (Tchad), le 14 juillet 1971, le Capitaine Joseph Canal, commandant la CPIMa, défile en tête de ses commandos.

# CASTRES - LAGARRIGUE 24 JUIN 2018 : LES ÉLÉPHANTS NOIRS ET LEURS AMIS ANCIENS DU TCHAD

ibt imprimerie boucau tarnos IMPRIM'VERT* N° ISSN : 2273-9734